



44^e édition

TOSHIKI OKADA

Super Premium Soft Double Vanilla Rich

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01
c.delterme@festival-automne.com
c.willemot@festival-automne.com
assistant.presse@festival-automne.com

PRESSE

Le JDD.fr – 16 septembre
Japan lifestyle – octobre
La Terrasse – novembre
Zoom Japan – novembre
Japaninfos.com – 18 novembre
Danser canal historique – 18 novembre
Nuit et jour – 19 novembre
Mediapart – 21 novembre
I/O – 1^{er} décembre
Journal du Japon.com – 2 décembre

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



🔍 Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

887? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44^e édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversois de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Œdipe der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 **

Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.

www.theatredelaville-paris.com

Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél.

01.53.45.17.17. www.festival-automne.com

Annie Chénieux - leJDD.fr

Japan lifestyle – octobre 2015

**DU 18 AU 20 NOVEMBRE (20H)
ET LE SAMEDI 21 NOVEMBRE
(18H ET 20H)**

***Théâtre : Super Premium Soft
Double Vanilla Rich***

Toshiki Okada a décidé de placer l'intrigue de sa dernière pièce au sein d'un des temples de la consommation moderne, un *courtin* japonais, sorte de supérette ouverte vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Sept personnages vont se croiser, entre clients et employés, tous soumis par la société à des impératifs et des injonctions – politesse, rentabilité... - difficiles à supporter. Le texte de Toshiki Okada, marqué par le neologisme néolibéral, est accompagné par une chorégraphie nerveuse et névrotique.

La Terrasse – novembre 2015

GRAND PLAN

MAISON DE LA CULTURE DU JAPON À PARIS
TEXTE ET MES YOSHIKI OKADA

SUPER PREMIUM SOFT DOUBLE VANILLA RICH

Après *Free Time* en 2008 et *Hot Pepper, Air Conditioner and the Farewell Speech* en 2010, le jeune auteur et metteur en scène japonais **Toshiki Okada** signe *Super Premium Soft Double Vanilla Rich*. Une nouvelle exploration des thèmes du travail, de l'aliénation et de la liberté.

« J'ai deux manières de relier mes pièces de théâtre à la réalité, confie Toshiki Okada. La première est de faire usage de la provocation. Je pense que l'on peut énerver les spectateurs si cela les conduit à penser et à remettre certaines choses en question. L'autre manière consiste à simplement décrire la réalité. Mais cela peut aussi énerver les gens, car cela les force à regarder des choses qu'ils n'ont peut-être pas envie de voir. C'est ainsi que j'ai pensé *Super Premium Soft Double Vanilla Rich*. En fait, c'est une pièce provocatrice. Ce que je souhaite, c'est réussir à montrer la possibilité d'une alternative. » La réalité à laquelle se réfère l'auteur et metteur en scène dans la création qu'il présente à la Maison de la culture du Japon est la société nipponne d'aujourd'hui.

UN PORTRAIT DÉSESPÉRÉ DU JAPON

Une société sur-consumériste, obnubilée par la rentabilité, qui devient l'espace de rancœurs et de frustrations. Une société au sein de laquelle chacun travaille dans le seul but de pouvoir passer à la caisse d'un des supermarchés ouverts 24h/24 qui peuplent les villes. C'est dans un commerce comme celui-ci que se croisent les protagonistes de *Super Premium Soft Double Vanilla Rich* : des employés cyniques, un directeur tyrannique, une acheteuse compulsive, un client qui, lui, refuse de se soumettre à cette fièvre consumériste, mais dont la résolution apparaît vaine... Désespéré, ce portrait du Japon ? Certainement. Et Toshiki Okada précise qu'il



© D.R.

Super Premium Soft Double Vanilla Rich, de l'auteur et metteur en scène Toshiki Okada.

n'y a, dans son travail, aucune forme d'exagération. Car c'est au quotidien de millions de japonais que renvoie cet univers théâtral traversé par la novlangue du néolibéralisme, des chorégraphies névrotiques et une version aseptisée du *Clavier bien tempéré* de Bach. Un quotidien à bien des égards grotesque. Mais auquel l'auteur et metteur en scène avoue lui-même prendre part.

Manuel Piolet Soleymat

Maison de la culture du Japon à Paris, 191 bis
quai Branly, 75015 Paris. Du 18 au 21 novembre
2015 à 20h, le samedi à 16h et 20h. Tél. 01 44 37
95 95. www.mcj.jp

Zoom Japan – novembre 2015

THÉÂTRE Okada, toujours plus fort

Fin observateur de la société japonaise contemporaine, **OKADA** Toshiki a choisi



de situer sa dernière création, *Super Premium Soft Double Vanilla Rich*, dans un konbini, ces

supérettes ouvertes 24h/24, comme on en trouve partout au Japon. Autour des sept personnages de sa pièce, le metteur en scène analyse les relations de hiérarchie et de dépendance qui se nouent entre les différents protagonistes de cet espace de vie commune. Un choc théâtral que la Maison de la culture du Japon à Paris nous permet de découvrir du 18 au 21 novembre.

Maison de la culture du Japon à Paris

101 bis, quai Branly 75015 Paris

Tarif 22 € / Réduit 18 € / Adhérent MCJP 14 €

<http://mcjp.fr/>

Toshiki Okada arrive à la MCJP

par Victor Fleury • 16 novembre 2015

Fin observateur de la société japonaise contemporaine, Toshiki Okada a choisi de situer sa dernière création, *Super Premium Soft Double Vanilla Rich*, dans un des piliers de la vie quotidienne des citadins : un supermarché ouvert 24h/24, tel qu'on peut en trouver à chaque coin de rue de toute métropole.



Auteur et metteur en scène, Toshiki Okada est né en 1973 à Yokohama. En 1997, il fonde la compagnie théâtrale *chelfitsch*, dont il a écrit et mis en scène toutes les productions, en appliquant une méthodologie distincte que l'on reconnaît à son langage familier et ses chorégraphies particulières.

Super Premium Soft Double Vanilla Rich

Ouverts et éclairés toute la nuit, ces minitemples de la consommation symbolisent les contradictions d'un Japon certes marqué par la catastrophe nucléaire de Fukushima, mais incapable de modifier en profondeur son mode de vie.

Autour de sept personnages, Toshiki Okada et sa compagnie *chelfitsch* dessinent les relations de hiérarchie et de dépendance qui relient produits, clients, employés précaires, gérant de magasin et responsable commercial, et poursuivent ainsi une réflexion autour du travail et de la liberté, entamée avec *Freetime* (2008) et prolongée avec la trilogie *Hot Pepper, Air Conditioner, and the Farewell Speech* (2010). Obsédés par des impératifs de rentabilité et envahis par des produits superflus, les personnages sont constamment sous pression, soumis aux signes codifiés d'une politesse de surface et envahis par le rythme buté et rigide des machines informatiques.

Se déploie alors un langage scénique précis et étrange, à la lisière de l'implosion : infiltré par la novlangue du néolibéralisme et de l'optimisme autoritaire et mercantile, le texte écrit par Toshiki Okada entre en collision avec une chorégraphie aux gestes névrotiques, rythmés par une version aseptisée du Clavier bien tempéré de Bach.

Plus d'informations :

- Maison de la culture du Japon à Paris, 101Bis Quai Branly, 75015 Paris
- du 18 au 21 novembre pour le Festival d'Automne à Paris 2015
- [Fiche de la pièce sur site de la mcjp](#)

Danser canal historique – 18 novembre 2015

Home / "Super Premium Soft Double Vanilla Rich" à la Maison de la Culture du Japon

"Super Premium Soft Double Vanilla Rich" à la Maison de la Culture du Japon

Super Premium Soft Double Vanilla Rich est le nom d'une nouvelle glace. On la désire, on en est déçu(e). On y avait placé tous ses espoirs, comme dans un nouvel amour, une nouvelle religion...

Dans les villes japonaises, le monde tourne autour des kombini, ces petits supermarchés ouverts sans interruption, temples du culte des nouveaux produits et du tout-consommable. C'est dans un tel kombini que se déroule *Super Premium...*

Avec sa septième pièce présentée dans le cadre du Festival d'Automne, le metteur en scène japonais Tokishi Okada livre une pièce de théâtre pataphysique, portée par une recherche gestuelle originale et satirique, caustique et pourtant élégante. Dans cette tragédie, la dérision l'emporte largement. Les corps sont corvéables comme seul au Japon on ose l'imaginer, toujours confinés dans une soumission dont Okada révèle le côté dérisoire.

Entre les employés, les clients, le gérant et le manager, relations et émotions sont aussi formatées que les produits et leurs emplacements dans la supérette. Il faut juste savoir s'en amuser. Ce produit de mime textuel *doublement riche en vanille* serait sans doute aussi stérile que les kombini eux-mêmes si Okada ne traitait pas tout au 2^{ème} degré.

Les trois saveurs dominantes du spectacle sont a priori aussi incompatibles que la vanille et le thon. Encore que... Okada se révèle grand chef en cuisinant *Super Premium* avec un texte super formaté mais bien relevé (au jus de citron car on rit jaune) grâce au *Clavier bien tempéré* de Bach (la bande son du début à la fin) et mijoté par une gestuelle parfaitement absurde mais drôlement personnelle dans sa fabrication mécanique.

Un tel chef a bien le droit de dénoncer l'industrie alimentaire et ses sbires qui jugent une recette uniquement à la recette, même si de notre point de vue, la critique formulée à leur égard est plutôt « tarte à la crème ». Le supplément d'âme et de vanille qui rend *Super Premium* si délicieux confère aux corps une sorte d'apesanteur paradoxale car arrachée de haute lutte au respect de soi-même.



"Vanilla goût" © Christian Efemer

La lévitation délicieusement artificielle des corps lutte contre la pesanteur de l'ambiance. Le texte se chante, ou presque et Bach entre en relecture rythmique, jusqu'à prendre des allures d'Offenbach, d'autant plus que le formatage des employées s'est fait dans la fameuse Smile Factory.

Il faut se renier jusqu'au bout pour réussir à jubiler d'une vie qui vous transforme en automate émotionnel. Le message du texte, également signé Okada, se résume dans certaines phrases comme cette question existentielle: « Comment quelqu'un pourrait-il être libre dans un kombini? » C'est le client détesté (car il ne vient que pour se promener) qui donne la réponse: « Y aller mais ne rien acheter. »

A l'instar d'une glace à la vanille, cette pièce ne connaît pratiquement aucune évolution dramaturgique. Par contre, sa durée de 1h40 est largement supérieure à celle du plaisir d'un cornet à trois boules, alors que sa concentration en vanille super premium ne permet d'alimenter qu'environ la moitié du parcours. Mais en sortant de là, on n'a ni les boules ni envie de se jeter dans le prochain kombini. Et c'est déjà pas mal.

Thomas Hahn

Du 18 au 21 novembre 2015

<http://www.mcjp.fr/fr/agenda/super-premium-soft-double-vanilla-rich>

Nuit et jour – 19 novembre 2015



"I am lost in the supermarket, I can no longer shop happily, I came in here for that special offer, a guaranteed personality ..."

Comme le Clash autrefois criait vengeance de se voir refuser son droit à la consommation par trop d'offre, Toshiki Okada creuse l'inconscient nippon à coup de pièces au vitriol qui s'appuient souvent sur l'actualité la plus pressante. Ici, on admire d'étranges chorégraphies de clients, machines, managers dans ce supermarché infernal, lieu de toutes les contradictions du Japon. Mais en 2015, existe-t-il encore une issue à cette impasse consumériste? Explications sur fond (cheap) de *Clavier bien Tempéré*... par un brechtien nouvelle manière.

Toshiki Okada a situé sa dernière création, *Super Premium Soft Double Vanilla Rich*, dans un des piliers de la vie quotidienne des citadins : un supermarché ouvert 24h/24h, tel qu'on peut en trouver à chaque coin de rue de toute métropole japonaise. Ouverts et éclairés toute la nuit, ces minitemples de la consommation symbolisent les contradictions d'un Japon autant marqué par la catastrophe nucléaire de Fukushima, qu'il s'avère incapable de modifier en profondeur son mode de vie.

"Au Japon, le consumérisme est poussé jusqu'à l'excès, si bien que les gens travaillent dans le simple but de pouvoir consommer. Beaucoup de Japonais sont frustrés et développent une rancœur à l'égard d'autres personnes, même s'ils essaient de cacher ces sentiments. Le monde du travail dans notre société pourrait être décrit comme profondément dérangeant. Il nous envahit, nous, les êtres humains." (Toshiki Okada)

Autour de sept personnages, Okada et sa compagnie chelftisch dessinent les relations de hiérarchie et de dépendance qui relient produits, clients, employés précaires, gérant de magasin et responsable commercial, et poursuivent ainsi une réflexion autour du travail et de la liberté, entamée avec *Free Time* (2008) et prolongée avec la trilogie *Hot Pepper*, *Air Conditioner* and *The Farewell Speech* (2010).

Obsédés par des impératifs de rentabilité et envahis par des produits superflus, les personnages sont sans cesse pressurisés, soumis aux signes codifiés d'une politesse de surface et envahis par le rythme buté des machines informatiques.

"Pour moi, la seule méthode que j'utilise pour chorégrapier – si tant est qu'on puisse me définir comme un chorégraphe – c'est de donner le texte aux acteurs. Quand j'écris, il n'est pas rare que mon objectif soit de savoir quel genre de mouvements va en sortir. En revanche, je ne corrige jamais le texte dans l'idée d'aboutir à des mouvements plus intéressants. C'est pourquoi dans la conception de mes pièces, texte et mouvements me semblent presque indissociables." (Toshiki Okada)

Se déploie alors un langage scénique précis et étrange, à la lisière de l'implosion : infiltré par la novlangue du néolibéralisme et son optimisme forcé et mercantile, le texte écrit par Toshiki Okada entre en collision avec une chorégraphie névrotique, tous deux rythmés par une version aseptisée du *Clavier bien tempéré* de Bach.

" J'ai pensé qu'utiliser *Le Clavier bien tempéré* était une bonne idée pour creuser différentes oppositions en termes de signification. Parmi celles-ci, l'opposition entre Occident et Orient n'est pas importante. Ce qui l'est au contraire, c'est l'opposition entre la pureté et le sublime d'une part, et une réalité vulgaire et insignifiante d'autre part. Cela dit, en proposant ce morceau dans un arrangement plutôt cheap, on obtient quelque chose d'assez proche d'une musique de supermarché." (Toshiki Okada)

Super Premium Soft Double Vanilla Rich

> Spectacle japonais, surtitré en français. Durée : 1h40

MAISON DE LA CULTURE DU JAPON à PARIS 101 bis, quai Branly, 75015 Paris Du mercredi 18 au samedi 21 novembre, mercredi au vendredi 20h et le samedi 15h et 20h
18€ à 22€ // Abonnement 14€

Mediapart – 21 novembre 2015

Le Festival d'Automne avec Toshiki Okada, à la Maison de la culture du Japon



L'édition 2015 du Festival d'Automne, est riche et éclectique. La maison de la culture du Japon est son hôte, avec *Super Premium Soft Double Vanilla Rich*. L'auteur et metteur en scène Toshiki Okada, en observateur impitoyable, nous dresse un portrait de la société japonaise et par extension de toutes les sociétés mondiales. Cette exploration théâtrale innovante est chorégraphiée sur les thèmes du consumériste, du travail, de l'aliénation et de la liberté.

Dans les allées de l'enfer consumériste !

Dans les rayonnages d'un Konbini (supermarché japonais) ouvert 24 heures sur 24, nous déambulons dans le quotidien : des employés, d'un gérant, et du responsable commercial, potentat absolu de la grande surface.

Muées en musique d'ambiance, les notes lancinantes de J-S Bach (1685-1750), aliènent clients et employés. C'est un magasin de l'enfer du merchandising, où les damnés du caddie errent dans les allées de la consommation galopante.

La nuit et le jour ne se distinguent plus. Seuls les codes du bon usage et de la rentabilité à l'intention du client, obsèdent l'équipe en proie à une hiérarchie omniprésente. Les consommateurs subissent l'addiction des produits spécialement étudiés à leur intention. Des obsessions naissent chez certains clients, comme ce chaland qui refuse tout achat en signe de contestation. Ou cette cliente frustrée qui ne jure que par sa marque habituelle, de glace à la vanille. Mais la révolte est aussi du côté des employés. Untel mélange les code-barres des produits. Les parapluies deviennent des steaks. Et les jours de pluie la boucherie fait son meilleur chiffre d'affaires.

La scénographie de Takuya Aoki figure deux panneaux de toile imprimés d'images où des produits classés et rangés sont sur des étagères. Trois prosceniums plats représentent les allées du supermarché. Dans cet espace de jeu les excellents comédiens sont sans cesse dans une action physique qui tient du mime et de la danse. Chacun a son rituel et son expression dans une activité suggérant leur travail. Cette agitation

permanente agit sur nous public. Toshiki Okada nous met à contribution. Nous quittons notre confort de spectateur. Sa mise en scène fixe notre pensée dans le magasin. Nous subissons, devenus nous-mêmes clients, l'exaspération d'un fonctionnement sacrifié à l'unique objet de la rentabilité.

Quand le théâtre se rallume nous sommes heureux de sortir de cette orgie commerciale. Certes nous serons toujours des consommateurs, mais le supermarché ne sera plus, pour nous, une chose anodine. Cette fiction, plus vraie que nature, souligne le point d'extrême tension où nous laissent le superflu et nos abus ; aliénations des temps supposés modernes. *Super Premium Soft Double Vanilla Rich*, restera à jamais graver dans nos esprits, tant la densité du récit nous a captivés.

Super Premium Soft Double Vanilla Rich

Texte et mise en scène de Toshiki Okada

Avec Tomomitsu Adachi, Shuhei Fuchino, Azusa Kamimura, Mariko Kawasaki, Shingo Ota, Hideaki Washio, Makoto Yazawa

Scénographie Takuya Aoki

Costumes Sae Onodera (Tokyo Isho)

Régisseur général Koro Suzuki

Son Norimasa Ushikawa

Lumière Tomomi Ohira

Arrangement musical Takaki Sudo

Jusqu'au 21 septembre

Maison de la culture du japon

101 bis quai Branly

75015 Paris

www.mcjp.fr

SUPER PREMIUM SOFT DOUBLE VANILLA RICH

UN PÈRE ET UN FILS EN UN SEUL HOMME
MAISON DE LA CULTURE DU JAPON

« Fin observateur de la société japonaise contemporaine, Toshiki Okada a choisi de situer sa dernière création, Super Premium Soft Double Vanilla Rich, dans un des piliers de la vie quotidienne des citoyens. »

WALKMET 1
RICH 0

— par Jean-Christophe Branchon —

PORTRAIT DE LA SOCIÉTÉ
DE CONSOMMATION

— par Nicolas Candau —

Et vous êtes submergé. Qui VIVRE ETAIT SUBLIME ! Malheureusement tout n'est pas parfait. Au Japon. De cette conception, notre aujourd'hui ne nous permettra plus de continuer au présent avec prose que ramolde des frénésies du sensationnel. Angélica Nieves Réy avait raison ? Pour l'instant. Oubliez tout de suite. Soit, consommation à prix vilain. L'rien du tout dans les yeux de ce supermarché japonais du Japon. Ce qui reste du « Cœur bien tempéré » de Rich, après mesure de ces zones, capte son qui le réjouissent. Car le message est clair : il n'y a plus d'acier possible en cette grande robe qui ensermenté au beau milieu d'un scène apaisée que l'âge d'un monde aussi prodigieux que le passé d'un est au bord du désastre. Un peu court. Parce que oui, comme Okada ceux qui peuvent se payer le luxe de temps d'y réfléchir, devraient que nos supermarchés ouverts 24 heures/24 soient au bord du les berrées leurs d'essor et de lumière au beau milieu de cette nuit qui étouffe nos jours. Comme Okada nous nous souhaiçons mieux que ça. Mais, aussi naïve que puisse être la proposition, cette proposition s'inscrit au nos destins, nos vies ne s'effrit pointant pas à conviction de la réalité de l'insaisissable dans laquelle le metteur en scène entère notre monde. « Résistance » un mot qui existe dans ces consciences et les destins de certains. Même les employés de nos supermarchés y songent. Tout foutre en l'air, faire preuve d'audace, c'est possible même au théâtre. Okada lui-même le sait d'ailleurs quand il met fin au spectacle de cet aujourd'hui attendant par cette simple question : « Vous ne pouvez pas. Ça veut dire quoi ? » Rien. Rien. Trois fois rien.

One aura cherché de voir régulièrement le travail du dramaturge et metteur en scène japonais Toshiki Okada au TMO de Centre-ville et au Festival d'Automne. Dans « Super Premium Soft Double Vanilla Rich », découvert à la Maison de la Culture japonaise de la rue de la Vierge, on peut supermarché ouvert 24 heures/24 symbole de la société de consommation. Deux toiles peintes représentent des temps forts de parcours de plats préparés de produits nouveaux et superflus. L'auteur explore les liens entre les jeunes employés, les relations hiérarchiques avec le père et les représentants/managers du Siège consécus par la rentabilité. Il dévoile les méthodes de recrutement, de publicité et de marketing. Il livre un portrait dessiné et fin d'une société consumériste où il n'est question que de marchandises et de rentabilité. Il y a beaucoup d'humour dans sa manière scénaristique (ou scénarique) de souligner les comportements prodigieux du directeur tyran qui, des employés obsédés aux formats ou d'une acheteuse de pages rempluées. Il y a de la provocation dans l'utilisation du « Cœur bien tempéré » de Bach enrigé en musique de supermarché qu'on entend pendant toute la durée du spectacle. Okada explore ainsi ses interrogations sur la solitude, la liberté et le travail et décrit une génération de jeunes citoyens japonais menqués, sous pression et au bord de l'implosion dans le monde des petits boulots. La langue d'Okada est québécoise, très orale, immédiate. Le jeu des acteurs est délibérément peu brillant et peu ombre. Et pourtant, le spectacle évite le naturalisme. Les corps sont toujours en mouvement. Les gestes saccadés, presque dansés, on continue se juxtaposent aux phrases, traduction de l'insécurité de ce monde.

Journal du Japon.com – 2 décembre 2015

CULTURE / INTERVIEWS / THÉÂTRE

[Interview] Chelfitsch : l'envers du décor, l'envers du Japon.

PAR [VALÉRIE LAFITE](#) - 2 DÉCEMBRE 2015

■ [Share](#)

À l'occasion de la 44^e édition du [Festival d'Automne à Paris](#), la compagnie de théâtre [Chelfitsch](#) a posé ses valises à la [Maison de la Culture du Japon à Paris](#) pour quatre jours de représentation de la pièce *Super Premium Soft Double Vanilla Rûch* de Toshiki OKADA.

Sous ce titre aussi long qu'évocateur se cache une pièce drôle et caustique où le comique de situation côtoie une profonde amertume intimement liée à la société japonaise contemporaine.

Dans une interview-fleuve accordée à Journal Du Japon, les comédiens Shingo ÔTA (également réalisateur du sublime film *The End Of The Special Time We Were Allowed*) et Makoto YAZAWA nous invitent dans l'envers du décor de la société japonaise.



La pièce se déroule dans un *konbini* (de l'anglais convenience store, désigne une petite épicerie de proximité ouverte 24h/24 et 7j/7). Que vous évoque ce lieu et que représente-t-il dans la vie quotidienne au Japon ?

Shingo ÔTA : Pour moi, ça fait partie du quotidien. J'ai deux *konbinis* à moins d'une minute de chez moi, et je sais que j'y trouverais tout ce qu'il me faut. C'est comme une deuxième maison, ça fait partie de chez moi. Comme c'est une franchise, le goût des aliments est le même dans tous les *konbinis*, donc on n'est jamais déçu. Par contre, si on veut bien manger, il vaut mieux éviter, on ne sera jamais satisfait. En fait, c'est un endroit où on va avec mauvaise conscience, car on sait qu'on ne paye pas la qualité.

En même temps, le *konbini* est le symbole de la faiblesse de la société japonaise actuelle. Car après les événements de mars 2011, l'idée d'éteindre la lumière des *konbinis* ouverts toute la nuit a germé, ce qui permettrait d'économiser beaucoup d'énergie. Mais rien n'a été fait en ce sens.

Makoto YAZAWA : Je ne sais pas si on peut dire que c'est un problème grave, mais je vois ça comme une sorte d'addiction. Quand on croise un *konbini*, on s'y arrête même si l'on a rien à y acheter. Du coup, est-ce que je choisis ce que j'achète ou est-ce que le *konbini* me fait acheter ? Quoi qu'il en soit, on repart toujours avec une

glace, comme dans la pièce, ou des gâteaux, ou un paquet de chips ou quoi ce soit d'autre. Quand on rentre dans un konbini, même si on ne voulait rien acheter, on a soudainement envie de grignoter quelque chose.

Dans la pièce, on parle de néolibéralisme, d'autorité, de rentabilité, de politesse de surface... Êtes-vous en train de régler vos comptes avec la société japonaise ?

Shingo ŌTA : Avant tout, je ne pense pas que la pièce soit une critique agressive des *konbinis*. Certes, les *konbinis* ont fait disparaître les petits commerçants et ont formaté les produits, mais le message de la pièce n'est pas qu'il faut éliminer les *konbinis*.

Dans la pièce, mon rôle consiste à rester coûte que coûte dans le *konbini*, même après le pétage de plomb et la démission du gérant. Il faut assumer, trouver du plaisir dans la routine qui nous est imposée. Dans un même temps, la pièce décrit la difficulté du monde du travail au Japon ; on voit l'employée contrainte de démissionner, le gérant qui pète les plombs et le manager du siège qui annonce « *si je tombe en dépression, ce sera de votre faute* ».

Cela étant dit, la pièce n'est pas qu'une critique des *konbinis* et de la société de consommation. Il s'agit plutôt de présenter sur une même scène les différentes opinions en laissant le terrain le plus neutre possible pour que le public soit libre de décider de quel côté il penche.

Makoto YAZAWA : Je joue le rôle du gérant du *konbini* et de ce fait, ma position est différente des employés que l'on voit dans la pièce. En jouant ce rôle, je me suis rendu compte que les employés faisaient eux aussi partie de ces produits formatés que l'on trouve dans un *konbini*.

La pièce est en effet assez neutre, elle observe le *konbini* avec une certaine distance. Mais quand on joue à l'étranger, je me rends compte que notre rôle est malgré tout d'envoyer un message de résistance vis-à-vis de ce que représente le *konbini* dans la société japonaise.



Depuis les événements de mars 2011, on a l'impression que le Japon essaie d'entretenir une image toujours plus « cool » et à cacher ses problèmes avec *du pain et des jeux* ; des *kombinis* toujours pleins, et du divertissement. Ce tragique événement a-t-il quand même changé la société japonaise ? En bien ou en pire ?

Makoto YAZAWA : Waouh, c'est profond (*rires*).

Shingo ÔTA : Dans mon entourage, j'ai des amis qui ont créé une communauté en banlieue de Kyôto et ont commencé à cultiver eux-mêmes leur terre. L'un d'eux est un musicien et il se sert même de son bois pour fabriquer des instruments de musique. Et je pense que ces gens là se sont vraiment mis à résister à la société. Moi, je n'ai pas le courage d'aller jusque là, je suis englouti jusqu'au cou dans la vie urbaine.

D'autre part, quand je suis invité dans les festivals de cinéma au Japon, je sens vraiment la présence du gouvernement ; il y a une direction donnée par la politique. L'an dernier par exemple, j'ai été invité à participer au **Festival International du Film de Tôkyô**. Et ce festival, qui devrait être soutenu financièrement par l'Agence pour les affaires culturelles (équivalent du Ministère de la Culture, *ndlr*) est en réalité l'apanage du Ministère de l'économie et de l'industrie. Le cinéma est donc considéré plus comme un produit que comme une œuvre. En tant que cinéaste, je pense que la qualité d'un film doit être mis au premier plan. Mais j'ai senti que la politique et l'économie étaient placées en priorité par rapport à la culture, et c'est quelque chose qui m'a énormément surpris.

Aujourd'hui, je dirais que la société japonaise est séparée en deux : une partie consciente, qui cherche des informations, qui utilise internet pour se cultiver, qui essaie d'améliorer la vie et la société ; et une partie qui se dit que tout va bien et qui ne s'occupe que de gagner sa vie.

Makoto YAZAWA : C'est exactement ça ; la société est séparée en deux.

Mais je remarque que nous avons bien plus de choix qu'avant. Par exemple, alors que personne n'imaginait que l'on puisse s'éloigner de Tôkyô, de plus en plus de gens réalisent que l'on peut avoir une belle vie en dehors de la ville ; il existe de nouveaux réseaux et de nouvelles façons d'afficher les producteurs sur les produits alimentaires afin d'avoir une alimentation saine, à l'opposé des supermarchés et des *kombinis*. Beaucoup de gens se sont rendus compte récemment que les médias ne disaient pas que la vérité, et c'est là qu'Internet et les réseaux sociaux ont connu un essor incroyable et que de nouveaux mouvements sociaux sont nés. Même si ce n'est pas énorme, ces mouvements sont un véritable changement et on trouve même au Japon des mouvements de contestation, comme les *SEU* par exemple. Et toutes ces choses sont arrivées « grâce » à la catastrophe, ce ne sont pas des choses qui auraient été imaginables avant.

Au Japon, la production d'œuvres engagées est encore quelque chose d'assez marginal. Est-ce qu'en tant qu'artistes vous estimez que c'est votre rôle de montrer au monde comment est réellement le Japon sous ce vernis « cool » ?

Shingo ÔTA : Je n'ai pas énormément conscience de ma propre responsabilité, mais tous les jours je me dis que je ne veux pas tomber dans le piège de la politique gouvernementale. Je pense que l'art doit être indépendant et qu'il doit inclure des regards critiques sur la société. C'est important, mais cela ne veut pas dire qu'il ne faut penser qu'à ça ; il faut garder une partie de divertissement et d'amusement. Et c'est justement notre rôle de veiller à l'équilibre de ces deux aspects.

Makoto YAZAWA : Je ne pense pas non plus avoir de réelle intention de détruire ce côté *Cool Japan*, mais effectivement je trouve ce concept étrange. Et je me dis que tant que je trouverai cela étrange et choquant, j'arriverais à faire ressortir dans mon jeu sur scène quelque chose de différent et à communiquer mon intention.

Makoto YAZAWA : Du coup, ça nous intéresse énormément de connaître la réaction du public français car même en étant sur scène, je sens que la perception est beaucoup plus sérieuse que ce le du public japonais. Et cela nous fait reprendre conscience vis-à-vis de la société japonaise.

De plus, comme les français réagissent si fortement à nos propos, j'ai de plus en plus de mal à comprendre la réaction des Japonais ; je n'arrive pas à cerner ce qu'ils ressentent. Au Japon, tous les retours que l'on a sur la pièce soulignent que la pièce est drôle et sympa ; mais on a jamais rien sur le contenu.

Plus techniquement, comment avez-vous abordé vos personnages ? Pouvez-vous vous y identifier ?

Makoto YAZAWA : C'est parce que mon personnage n'a pas de vie sexuelle que vous dites ça ? *(Rires)*
Plus sérieusement, il y a des choses qui me déstabilisent dans ce rôle de gérant de *konbini*.

Shingo ÔTA : Tu sais que **Toshiki OKADA** a écrit les rôles en fonction des comédiens ? *(Rires)*

Toshiki OKADA a vraiment construit la pièce de cette façon ; il a écrit le texte en fonction de chaque comédien après avoir établi la distribution. Il travaille le texte seulement après avoir fait parler le comédien pendant plusieurs jours de répétition. C'est la même chose pour les mouvements – les pièces de **OKADA** sont souvent chorégraphiées – il construit le personnage en fonction des mouvements du comédien lors des ateliers. Il nous demande de créer une gestuelle que nous inspirerait le mot *konbini* par exemple. Chaque rôle est finalement très personnel. Pour ma part, je joue un employé ; je ne saurais pas dire si lui et moi avons des points communs ou s'il m'évoque quelque chose *(rires)*. Ou peut-être cette attitude de se moquer du gérant dans son dos, et de chercher un moyen d'alléger sa tâche le plus possible dans cet environnement de travail. Ces deux points là me parlent. Mais je ressens aussi une certaine frustration personnelle vis-à-vis de ce personnage qui ne va jamais à l'encontre des choses ; il essaie de s'adapter à toute situation. Je pense que c'est un rôle important, mais en l'interprétant je ressens une frustration, car certains points de ce personnage me ressemblent. Cela dit, il n'y a aucun rôle de la pièce que j'aime particulièrement *(rires)*.

Quelle serait la réplique de la pièce qui vous correspond le plus, qui vous parle ?

Makoto YAZAWA : Pour ma part, ce serait la dernière réplique : « *les kombinis, ils cajolent trop les clients. Les clients à la base, ils nous regardent de haut, mais à force de les cajoler comme ça, c'est les kombinis qui sont responsables.* ».

Shingo ÔTA : J'ai beaucoup d'affinités avec ce client qui vient régulièrement dans le *konbini* pour ennuyer les équipes avec ses commentaires anti-consuméristes, surtout quand il critique l'attitude molle et peu volontaire des deux employés. J'adore ses répliques, car je pense que c'est vraiment le commentaire que **Toshiki OKADA** veut adresser à la jeunesse. Et puisqu'on parlait du mouvement SEALDs tout à l'heure, je remarque que la jeunesse se rend enfin compte des problèmes et des lacunes de notre société. Mais il existe malheureusement encore des jeunes qui se contentent de remplir leur routine tout en restant en paix dans l'inconscience. De ce fait, le message de ce personnage me parle beaucoup.

Pour finir, un conseil à donner à des français qui voudrait découvrir cet « autre » Japon, celui qu'on ne voit pas dans les médias ou le divertissement mainstream ?

Makoto YAZAWA : Allez voir des pièces de **Toshiki OKADA** *(rires)*. C'est vraiment ce que j'ai envie de dire.

Shingo ÔTA : Concernant la difficulté de produire des œuvres engagées, j'ai rencontré des problèmes avec mon film *Fragile*, qui traite du quartier de Kamagasaki. Ce quartier d'Ôsaka est un taudis qui abrite le plus grand nombre de travailleurs précaires au Japon. On y trouve un grand nombre de camés et de sans-abris, et il y a beaucoup de problèmes liés à l'alcoolisme et aux maladies. J'ai réalisé le film avec les subventions de la ville d'Ôsaka, et quand les représentants de la ville ont vu le film, ils m'ont demandé de retirer certaines scènes. C'est à ce moment précis que j'ai ressenti la réelle volonté du pouvoir de montrer une image lissée du Japon. Le quartier de Kamagasaki tel qu'on le connaît aujourd'hui est né juste après les Jeux Olympiques de Tôkyô en 1964. Ces Jeux Olympiques ont attiré un grand nombre de travailleurs saisonniers, qui se sont ensuite rendu à Ôsaka pour travailler sur l'organisation de l'Exposition Universelle qui a eu lieu en 1970. Le regroupement de ces travailleurs précaires a entraîné la création d'un bidonville dans le quartier de Kamagasaki. J'avais bien décrit dans ma présentation du film et dans ma demande de subventions que le film porterait sur ce quartier et le message que je souhaitais véhiculer, mais ils ont découvert le contenu du film sur les images et ont été vraiment surpris. Comme Tokyo, la ville d'Ôsaka a une volonté de montrer l'image d'une ville propre et je sens qu'il n'y a pas une relation très saine entre la culture et le pouvoir. Les représentants de la ville d'Ôsaka m'ont même demandé de dire que mon film n'était pas un documentaire, mais une fiction ! *(Rires)*



Pour revenir à la pièce, comment a-t-elle été reçue au Japon ?

Shingo ÔTA : Nana (*KOETTING* chargée de production de la compagnie. ndr), c'est plutôt à toi de répondre ; c'est toi qui voit la réaction du public en direct. *(Rires)*

Nana KOETTING : Les gens qui viennent voir *Chelfitsch* sont des gens conscients du message véhiculé, il n'y a donc pas vraiment de mauvaise réaction de la part du public. Mais avec cette pièce, on s'est attaqué à un registre plus léger, ce qui est assez rare. Certains spectateurs s'étaient éloignés des productions de la troupe parce qu'on abordait des sujets trop pesants. Et avec *Super Premium Soft Double Vanilla Rich*, on a eu des retours de spectateurs qui sont revenus vers nous en disant que la pièce était plus légère, plus sympa. C'est très différent du public français, par exemple ; ce que vous trouvez horrible dans cette pièce, c'est quelque chose de tellement habituel pour nous ; ce formatage, cette obsession de tout « chiffrer » c'est tellement naturel dans notre vie quotidienne. Le choc que vous pouvez recevoir en voyant la pièce n'a pas du tout le même impact au Japon, où l'on voit davantage l'aspect léger et comique.



* Les vêtements de Sphère Ô TISS, MIAKANO YAZAWA et NANA MUSETTIANG pendant le temps de la pandémie de COVID-19, la MIAKANO de la Culture du Japon à Paris et les vêtements AYASUKE pour une nouvelle attitude sont toujours disponibles en ligne sur le site internet.